

---

*Le phénomène pressignien. La diffusion des poignards et autres silex taillés du Grand-Pressigny en Europe occidentale au Néolithique*

Antoine Chancerel

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rao/6337>

DOI : 10.4000/rao.6337

ISSN : 1775-3732

**Éditeur**

Presses universitaires de Rennes

**Édition imprimée**

Date de publication : 18 décembre 2020

Pagination : 243-246

ISBN : 978-2-7535-8232-3

ISSN : 0767-709X

**Référence électronique**

Antoine Chancerel, « *Le phénomène pressignien. La diffusion des poignards et autres silex taillés du Grand-Pressigny en Europe occidentale au Néolithique* », *Revue archéologique de l'Ouest* [En ligne], 36 | 2020, mis en ligne le 18 décembre 2020, consulté le 05 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rao/6337> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rao.6337>

---

@ Presses universitaires de Rennes

## Analyses d'ouvrages

MALLET N., PELEGRIN J., VERJUX C. (dir.), 2019 – *Le phénomène pressignien. La diffusion des poignards et autres silex taillés du Grand-Pressigny en Europe occidentale au Néolithique*, Chauvigny, Association des Publications Chauvinoises, 890 p. (Mémoire 11).

Du lourd. Quelle expression familière saurait mieux rendre compte d'un tel ouvrage ? Au propre comme au figuré. Avec ses quatre kilos bon poids, sa consultation requiert à tout le moins une table, à l'exclusion de tout autre mode, par exemple dans un fauteuil ou un canapé, au lit, ailleurs... C'est bien là le seul reproche qu'on peut lui faire. Mais le sérieux nécessite parfois une certaine mise en condition.

La somme que nous livrent les auteurs n'est pas seulement un événement éditorial. Elle fait un point attendu sur l'un des phénomènes les plus emblématiques des premières sociétés européennes, la production spécialisée et les réseaux de diffusion.

Très tôt reconnus et mondialement célèbres, les ateliers du Grand-Pressigny et leurs non moins fameuses « livres de beurre » ont été victimes de leur succès. Pendant longtemps, tout amateur ou institution publique spécialisée digne de ce nom se devait d'en détenir dans ses collections. Pour autant, les lames qui en étaient issues ont dû attendre plusieurs générations avant de susciter à leur tour l'engouement qu'elles méritaient et, comme le rappelle l'historique, celui-ci n'a pris réellement corps qu'à partir des années 1980. Sur ce point, il faut rendre justice à Nicole Mallet en soulignant le rôle éminent qui a été le sien dans cette recherche devenue au fil du temps le thème de travail d'une vie. Sa persévérance, qui n'a pas été ménagée, a été récompensée puisque la voie choisie, un peu solitaire au début, s'est progressivement enrichie de contributions variées, autant sur le terrain sous l'impulsion de Christian Verjux et d'Anne-Laure Millet-Richard, que sur les plans technologiques et expérimentaux avec les études pilotées par Jacques Pelegrin. Au total, ce sont près de trente-cinq années de recherches collectives et amicalement fédérées qui aboutissent ici.

L'ouvrage est construit en trois grandes parties qui balayent en détail chaque champ couvert par l'étude des grandes lames. La première fait le point sur la production elle-même, la seconde aborde leur diffusion *via* un inventaire par régions et la troisième discute de leur insertion et de leur valorisation au sein de plusieurs grands ensembles culturels. Une longue synthèse clôture enfin l'état d'avancement actuel de la recherche.

Au sein de chaque partie, la présentation se décline en articles thématiques bien circonscrits et cette option a

conduit à un résultat d'une grande clarté. Elle permet de trouver facilement les données ou les éléments de réponses à des questions spécifiques sans forcément devoir lire l'ensemble. Les qualités rédactionnelles des textes ont un grand niveau d'exigence et, plus encore, la mise en cohérence des propos est en tout point remarquable. Il n'y a en effet pas de redites ou de superpositions entre les différentes contributions. Ce qui ne veut pas dire, au passage, que tous soient toujours forcément d'accord sur tout, notamment Catherine Louboutin et Jacques Pelegrin sur la question délicate de la résidence ou non des maîtres-taillieurs sur le lieu même de la production. On saura gré aux directeurs d'avoir su maintenir, sans les lisser, les immanquables divergences qui se font jour naturellement à la pointe de la recherche.

L'illustration et, en son sein, l'abondante cartographie sont également d'une qualité irréprochable. Cette dernière est due au talent de Stella Weisser, par ailleurs lithicienne dont la contribution a amplement dépassé ici cette seule spécialité. Le géographe que je suis y trouve d'autant plus son compte que les documents ainsi produits sont évidemment une source essentielle dès lors que la question traitée est celle de la diffusion, c'est-à-dire la circulation sur un espace. Le chemin parcouru depuis la première tentative à l'échelle européenne de Wolfgang Pape en 1982 (déjà tout à fait remarquable au demeurant) se mesure aisément.

Dans ce domaine, deux facteurs qui nécessitaient chacun des progrès notables en termes d'analyses, ont rendu possibles les avancées réalisées.

Le premier est bien sûr celui de la détermination pétrographique. Depuis les travaux d'Annie Masson présentés au colloque Internéo de 1983, à la suite de sa thèse, c'est toute une recherche sur l'origine des matières premières sili-ceuses qui a rendu possible une meilleure discrimination des appartenances gîtologiques. Elle a abouti à l'élimination de pièces en silex autres, comme celles d'Allemagne méridionale par exemple, ou de pièces concurrentes, en silex provençaux notamment, que la patine ne permet pas toujours de diagnostiquer aisément. Il a donc fallu avancer aussi sur la détermination d'autres types de silex ailleurs en France pour que les études pressigniennes puissent s'amender.

Le second facteur est celui de la source elle-même qui n'est pas une et composée du seul silex de couleur blond cire que tout le monde a en tête, mais au contraire assez diverse avec des variantes importantes de couleur, en particulier au nord dans la vallée du Brignon avec un matériau gris à noir, ou au sud dans la vallée de la Creuse avec des faciès rubanés ou veinés. La constitution d'une lithothèque, opération toujours assez patiente, a été nécessaire pour valider les critères pétrographiques retenus afin de déterminer l'étendue des affleurements concernés et aboutir à la définition du terroir pressignien. Elle a rendu possible également la discrimination des sources autres, y compris au sein même du tuffeau du Turonien supérieur régional dans lequel tous les silex n'ont pas été utilisés pour le débitage des lames. Ces recherches ont également permis de comprendre la stratégie d'acquisition des tailleurs, exclusivement aux dépens des altérites superficielles, le silex en place comportant encore de la calcite qui l'aurait rendu impropre au débitage des longues lames. Il ne peut donc pas exister de minières pour une extraction en pleine masse comme ce peut être le cas pour d'autres silex dans d'autres lieux.

La carte de répartition générale des produits pressigiens révèle, de façon inattendue, une vaste aire vide, ou tout du moins anormalement déficitaire, dans tout le Massif armoricain, hormis son littoral méridional. La zone de plus grande concentration épouse avec une netteté qu'on croirait faite exprès, la limite géologique du Massif, même lorsque celle-ci s'approche à moins de 100 km des gîtes du Grand-Pressigny. À l'exception notable des hauteurs des Deux-Sèvres, les densités les plus importantes cèdent alors la place brutalement à des étendues quasi vierges, sans qu'aucun déterminisme géographique ne puisse en expliquer la cause. Comme le notent les auteurs, un blanc à peu près superposable a déjà été relevé à propos des haches polies en jade ou des haches fusiformes en dolérite. Il est dû au mode d'occupation traditionnel du sol, essentiellement herbager, qui a interdit les trouvailles fortuites et de surface. Les nombreux mégalithes montrent que l'occupation néolithique y a cependant été réelle et dès qu'il se produit une opération de fouille, les résultats sont au rendez-vous (par exemple à Passais-la-Conception dans l'Orne ou Vautorte dans la Mayenne). Le déterminisme est ici, non pas lié au territoire, mais aux seules modalités d'observation. Avec l'intensification des nouvelles cultures (maïs notamment), toute cette zone représente sans conteste un réservoir, si ce n'est un eldorado, pour le futur des recherches sur le Néolithique.

La carte montre également d'autres limites, significatives pour le coup, au-delà des Pyrénées et des Alpes, et plus encore dans les îles Britanniques. L'effet de barrière naturelle paraît manifeste même s'il correspond certainement aussi – de façon plus profonde – à des frontières culturelles. On sait

que les biens et les hommes (Ötzi) n'ont à aucun moment été arrêtés par les reliefs. La perte de liaisons outre-Manche est plus singulière. Aux premiers temps du Néolithique, en effet, les lointains ancêtres de nos voisins avaient prisé jusqu'au nord de l'Écosse les haches en jade alpin. D'autres liens avec le continent se retrouvent aussi pour des objets moins valorisés à l'image de poteries, comme celle d'Achnacreebeag toujours en Écosse et déclinée directement du Castelle armoricain, ou même, dans une moindre mesure, les *Carinated Bowls* (Sheridan et Pailler, 2011), qui montrent à tout le moins des échanges de vues, si ce n'est de biens. Un proto « Brexit » s'en est-il suivi à partir du Néolithique récent, en même temps qu'une cristallisation du sentiment d'insularité? Boutade évidemment, mais aucune pénétration d'objet pressignien n'a été enregistrée à ce jour dans les îles, et aucune tradition de débitage en masse de très longues lames ne s'y est même développée comme cela a été le cas en d'autres régions d'Europe à la même époque (Marquet et Verjux, 2012).

Les progrès ont également porté sur les aspects technologiques et la typologie avec les travaux de Jacques Pelegrin et de Ewen Ihuel. Bien que les résultats expérimentaux aient été un peu passés sous silence, la présentation des données nouvelles en la matière est éclairante. La démonstration a porté, ce qui n'allait pas de soi, sur le rattachement des types de produits débités aux différents types de nucléus. De la même manière, des critères spécifiquement pressigiens ont pu être mis en évidence comme une façon particulière de piquer le talon et sa mise en forme dièdre. Ces acquis ont autorisé la reconstitution désormais solide d'une histoire de la diffusion. Celle-ci commence avec les produits anciens non retouchés qui montrent comment se sont amorcées les relations avec les régions réceptrices, notamment le Plateau suisse, avant que le phénomène ne se consolide avec les produits issus des nucléus dits NaCAL, puis des proto-livres de beurre, jusqu'au plein développement de la phase classique avec les pièces les plus longues, et enfin le déclin. Les concurrences régionales ont bien évidemment été traitées comme partie intégrante du sujet, notamment dans tout le midi de la France avec les travaux de Jean Vaquer. Dans ces marges de la zone de diffusion, la recherche de produits de substitution (en silex de Forcalquier, Collorgues, etc.) et l'imitation des modèles canoniques, voire l'adaptation à des standards différents comme le polissage des dos au sud du Massif central, apportent un éclairage complémentaire sur la demande dont ont été l'objet ces longues lames transformées en poignards à la fin du Néolithique. Elles apparaissent aussi comme une voie d'accès potentielle au statut des objets et, au-delà, à celui de leurs porteurs.

Sur ce point, les auteurs sont cependant restés campés sur le terrain affermi des données découlant de l'analyse, en se gardant de s'aventurer sur celui toujours spéculatif des implica-

tions anthropologiques (au sens anglo-saxon du terme). Ces préoccupations encadrent pourtant – au sens propre – l'ouvrage puisqu'abordées en introduction par Catherine Perlès et reprises en dernière annexe avec le compte rendu de la table ronde de Nanterre en 2015. Mais, autant ces mises au point sont stimulantes, autant les responsables se sont attachés au principe que, partant des seuls vestiges matériels, l'efficacité de la recherche n'est jamais aussi grande que lorsqu'elle reste au plus près de cette source. Pour paraphraser le dicton, comme la plus belle fille – ou le plus beau gars, soyons justes –, l'archéologie ne peut donner plus que ce qu'elle a, ce qui est déjà beaucoup. Et à vouloir déplacer le curseur vers le domaine des comportements (hors gestes techniques), des us et coutumes, des modes de vie, des rapports sociaux ou des idées, l'archéologie se trouve vite dépourvue de données et confrontée à des limites inhérentes (Chancerel, 2013).

Si les auteurs ont eu raison de ne pas dévier de leur exigence, il n'en reste pas moins que le (ou les) moteur(s) de la diffusion restent encore largement dans l'ombre : signe de richesse ou de statut propre à certaines personnes, témoignage de reconnaissance, distinction, récompense, moyen de « paiement » dans des systèmes d'échanges... La question lancinante de la contrepartie – symbolique ou matérielle – à la réception de ces objets extraordinaires restera donc sans doute, et pour longtemps, un « vaste sujet ». On saura gré cependant aux auteurs de s'être abstenus du prêt à penser ethnologique, si tentant lorsque l' inexplicable résiste jusqu'à devenir frustrant.

En concentrant tous leurs efforts sur les modalités de la diffusion et, avant elle, sur celles de la production, ils nous montrent ici avec brio que, sur ce terrain, des avancées notables pouvaient être faites, même si de nombreuses questions ne sont pas encore résolument tranchées : diffusion *via* des intermédiaires, par les maîtres-tailleurs eux-mêmes, au sein d'un réseau organisé ou de plusieurs éventuellement hiérarchisés, fabrication sous le contrôle des populations autochtones – que l'on connaît malheureusement encore très mal –, ou d'autorités acceptées et éventuellement distantes... Les pistes sont en effet d'autant plus délicates à suivre que les actions qui permettraient de les appréhender n'ont pas forcément laissé d'objets tangibles ou de témoignages qui soient accessibles, directement ou par des artifices divers, à l'archéologue. Jacques Pelegrin avait cependant ouvert la voie, il y a près de dix ans, lors du colloque Interrégional sur le Néolithique de Tours – Le Grand-Pressigny, en plantant quelques jalons assortis d'interrogations à haute valeur heuristique (Pelegrin, 2014) et qu'il a continué à approfondir depuis. De la même manière, les fouilles de Christian Verjux et Stella Weisser à Bergeresse, dont les études se poursuivent encore actuellement, apportent une moisson de données nouvelles exceptionnelles, notamment sur la transmission des savoirs et l'apprentissage sur place des futurs maîtres-tail-

leurs, ou bien encore la juxtaposition, si ce n'est l'imbrication, d'activités domestiques avec les ateliers de taille. Nicole Mallet, quant à elle, a poursuivi inlassablement, avant de passer la main, l'enrichissement du corpus ainsi que sa traduction géographique, base sans cesse utilisée et toujours incontournable dans la réflexion. Grâce à ces travaux désormais bien étayés par des faits ou recoupements de faits, le savoir se consolide et fait apparaître la voie retenue, comme étant la plus féconde et la plus enthousiasmante pour comprendre le phénomène pressignien.

La troisième partie s'essaye néanmoins à l'exercice d'élargir la perspective en portant l'attention sur des aspects connexes. Les auteurs le font avec une retenue toute française, mais qui n'est pas sans noblesse, en présentant de façon critique les données disponibles et les pistes qu'elles suggèrent. Il en est ainsi par exemple de la difficulté à reconnaître formellement ne serait-ce que le sexe des porteurs de poignards dans les tombes des Flandres. Ou celle de jauger correctement leur valeur de signe, ou bien encore leur fonction d'arme ou d'outil à moissonner ainsi que les possibles changements de destination au cours de la vie de l'objet et la conservation de valeur par les fragments une fois celui-ci cassé.

Au chapitre des hypothèses, si la piste du sel avancée à divers endroits semble faire consensus, comme ingrédient recherché au Néolithique à même d'entraîner la création de réseaux de diffusion complexes, et éventuellement croisés où seraient donc impliquées d'autres productions comme les poignards, les recherches dans le groupe Deûle-Escaut présentées par Emmanuelle Martial évoquent avec des arguments tracéologiques, malheureusement encore peu nombreux, l'introduction d'étoffes dans de tels réseaux. L'extrême solubilité du sel et la labilité des tissages (hors conditions exceptionnelles de conservation) apparaissent cependant comme des freins sans doute durables à la confirmation de ces intuitions pourtant bien excitantes, et certainement clairvoyantes.

Avec ce petit texte, je m'aperçois que je n'ai pas cité tous les auteurs (qui sont nombreux), ni abordé tous les sujets de ce livre capital (qui sont nombreux aussi), ni souscrit à la forme habituelle de l'exercice. En brochant sur des points qui m'étaient davantage familiers, j'ai moins cherché à donner un reflet fidèle de l'ouvrage qu'à transmettre, par ces réflexions, l'immense intérêt et le plaisir que j'ai eus à le découvrir. Le succès ne devrait guère faire de doute. Sa qualité hors du commun et son prix tout à fait compétitif devraient lui assurer une « diffusion » aussi rapide que large dans la communauté des néolithiciens et les institutions spécialisées.

Antoine CHANCEREL

Conservateur général du patrimoine, musée national de Préhistoire, 1 rue du Musée 24620 Les Eyzies (antoine.chancerel@culture.gouv.fr)

CHANCEREL A., 2013 – « Du vestige à la reconstitution du passé. Un peu d'épistémologie archéologique », *Bulletin de la société d'histoire de la Guadeloupe*, 165, p. 97-106.

MARQUET J.-C., VERJUX C., (dir.) 2012 – *L'Europe, déjà, à la fin des temps préhistoriques. De grandes lames en silex dans toute l'Europe, actes de la table ronde internationale de Tours (7 septembre 2007)*, Joué-lès-Tours, Revue archéologique du Centre de la France, supplément 38, 242 p.

PELEGRIN J., 2014 – Le phénomène pressignien : éléments d'interprétation, dans LOUBOUTIN C. et VERJUX C. (dir.), *Zones de production et organisation des territoires au Néolithique. Espaces exploités, occupés, parcourus, actes du*

*30<sup>e</sup> colloque interrégional sur le Néolithique*), Joué-lès-Tours, Revue archéologique du Centre de la France, supplément 51, p. 185-204.

SHERIDAN A., PAILLER Y., 2011 – « La néolithisation de la Grande-Bretagne et de l'Irlande : plusieurs processus, plusieurs modèles et des questions à l'attention de nos collègues français », dans BOSTYN F., MARTIAL E., PRAUD I. (dir.), *Le Néolithique du nord de la France dans son contexte européen. Habitat et économie aux IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> millénaires avant notre ère, actes du 29<sup>e</sup> colloque interrégional sur le Néolithique*, Joué-lès-Tours, Revue archéologique de Picardie, numéro spécial 28, p. 13-30.

GENECHESI J., PERNET L. (dir.), 2017 – *Les Celtes et la monnaie. Des Grecs aux surréalistes*, Gollion, Infolio, 167 p. (Document du musée cantonal d'archéologie et d'histoire, Lausanne).

Même si l'ouest de la Gaule y est peu représenté, ce catalogue de l'exposition « Les Celtes et la monnaie. Des Grecs aux surréalistes » organisée en 2017 par les musées de Lausanne, fournit un intéressant bilan des recherches récentes en numismatique celtique, dressé par une trentaine de chercheurs. Il se veut aussi un hommage à Anne Geiser, directrice du musée cantonal de 1978 à 2017. L'ouvrage est organisé de manière chronologique – des origines grecques à l'avènement d'Auguste –, en cinq parties, chacune se composant d'un copieux exposé synthétique (de 10 à 15 pages) et d'excursus plus brefs (d'une à quelques pages directement identifiables par leur fond gris) sur des techniques, des découvertes ou des sites.

Dans une première partie (p. 15-33), Lionel Pernet et Patrick Pion examinent les sources textuelles et archéologiques concernant la manière dont « la monnaie vint aux Celtes ». Ils réfutent l'idée reçue – et encore souvent exposée – d'un passage obligé du troc (une fable) à une économie monétaire, qui serait motivé par des besoins accrus en moyens d'échange. En effet, les sociétés celtiques ont fort bien vécu sans pièces de monnaies pendant plusieurs siècles et n'ont pas éprouvé le besoin d'en adopter l'usage même lorsqu'elles étaient établies aux portes de colonies grecques monétarisées comme l'était Marseille. Il y avait bien d'autres moyens de commercer et d'enregistrer les dettes économiques et sociales. Les auteurs rappellent que le besoin d'un étalon garanti naît en Grèce dans des contextes de guerres et de violence, d'appel à des mercenaires qu'il faut payer en masse (avec les questions complexes d'organisation et de logistique que rappelle Pierre Ducrey en annexe). Rapidement, cette création de richesse métallique, fondée sur la guerre, le butin, l'extraction minière et l'esclavagisme, « génère des marchés dans lesquels tout se

monnaie ». Le mercenariat celtique qui s'est développé dans le monde méditerranéen a favorisé la reproduction du phénomène dans le monde celtique. La frappe de monnaies – dont le choix du métal (l'or) et de l'iconographie est, dans une certaine mesure, en rupture avec les modèles grecs – résulte là aussi du besoin de financer des opérations militaires, bientôt rejoint par la multiplication de dépenses ostentatoires et le souci des aristocrates d'assurer leur prestige. La date de cette « révolution » demeure encore imprécise : peut-être dès 320-300 av. J.-C. (p. 28, 32, 39) pour l'utilisation de monnaies grecques (les philippes qui arrivent en Gaule sont d'ailleurs peu nombreux) tandis que l'émergence progressive de monnayages régionaux s'étalerait tout au long du III<sup>e</sup> s. Pour leur part, Sylvia Nieto-Pelletier et Julien Olivier soulignent plusieurs points : la pluralité des modèles grecs ; le rôle limité du mercenariat dans la transmission de ces modèles et celui, plus important, des lignages aristocratiques.

Dans une deuxième partie (p. 43-52), Julia Genechesi et Eneko Hiriart reviennent en détail sur l'apparition de la monnaie chez les Celtes entre 300 et 150 av. J.-C., dans un territoire allant de l'Atlantique à l'arc lémanique, en mettant en évidence des variations régionales, qu'il s'agisse du choix des prototypes (Marseille, Rhodé, Emporion), du rythme et de l'intensité de la monétarisation (un phénomène d'ampleur limitée). Aux facteurs favorables déjà évoqués (mercenariat, guerres) s'ajoute l'apparition d'agglomérations ouvertes concentrant des activités artisanales et commerciales. Selon les auteurs, les premières pièces indigènes sont émises vers 250 av. J.-C. Parmi les annexes de cette partie, on notera un développement sur les sépultures à monnaies de Suisse occidentale qui sont datées par le mobilier associé de la fin de LT C2b (c. 175-125 av. J.-C.).